

Ouvrir les yeux, tendre l'oreille : la déconstruction des discours de haine dans la littérature contemporaine bulgare

Elena GUÉORGUIÉVA
CREE, Inalco

« Aimer et haïr fortement¹ »
Hristo Botev, « Adieux »

« Le temps d'aimer était passé, le temps de haïr était venu². »
Guéorgui Gospodinov, *Le pays du passé*

« L'homme en colère souhaite que l'autre ait de la peine, celui qui hait
tout simplement qu'il ne soit plus³. »
Aristote, *Rhétorique*

1. BOTEV, 1988, p. 320.

2. GOSPODINOV, 2021, p. 142.

3. Cité dans RALLO DITCHE, 2016, p. 190.

Relativement nouvelle dans l'espace public bulgare, l'expression « discours de haine » (*реч на омразата*) et la fréquence croissante avec laquelle elle est désormais utilisée par les responsables politiques⁴ semblent avoir contribué à une meilleure reconnaissance du sentiment haineux comme motivation de nombre de conflits et de discriminations au sein de la société bulgare contemporaine. Ainsi, parallèlement à la division politique qui, tout en prenant de nouveaux traits, conserve son noyau historique, c'est-à-dire un positionnement difficile et toujours équivoque à l'égard de l'Occident et de l'Orient, la question des inégalités motivées ou amplifiées par l'intolérance collective à l'égard de certaines catégories de citoyens s'est fait une place dans les débats politiques et dans la production artistique et littéraire. Ces problèmes ne sont pourtant pas nouveaux : la méfiance, voire l'hostilité, à l'égard de l'Autre, marquent profondément l'identité nationale bulgare dès les débuts de sa construction au XIX^e siècle. La littérature a joué un rôle fondamental dans ce processus⁵ et il est légitime d'espérer qu'elle peut encore agir sur les consciences et contribuer à faire évoluer la manière dont on pense la « nation bulgare ».

Les résultats des études sociologiques des dix dernières années sont sans appel : les principaux groupes visés par la haine publique (discours et actions) sont les minorités ethniques, en particulier les Roms, les personnes LGBTI et, depuis le début de la guerre en Syrie, les réfugiés⁶. Face à cette tendance, cependant, il se développe, semble-t-il, une nouvelle sensibilité aux diverses manifestations de la haine, stimulée notamment par les débats soulevés par l'obligation d'aligner le cadre législatif national sur les exigences réglementaires de l'Union européenne en matière de lutte contre les inégalités⁷. Je me propose dans cet article d'examiner les différentes formes de haine dans la société bulgare contemporaine à travers leurs représentations dans la production littéraire la plus récente tout en les plaçant dans une perspective historique afin de mieux en dégager les enjeux.

4. Les tensions générées par les prises de parole insultantes et menaçantes du chef d'un parti d'extrême droite représenté au Parlement bulgare ainsi que par les actes violents de ses sympathisants ont incité les leaders de quatre autres partis à proposer, fin juillet 2023, un projet de « Déclaration de l'Assemblée nationale contre le discours de la haine dans la politique bulgare ». L'usage de discours de haine n'étant pas défini comme infraction sanctionnée par la loi bulgare, le geste est resté sans conséquences réelles.

5. Voir THIESSE, 1999.

6. Voir les rapports de l'ONG *Otvoreno obchestvo* [Société ouverte] publiés en 2018 et 2013, accessibles en ligne sur <https://osis.bg/>. Voir également le *Rapport 2022 de l'ECRI pour la Bulgarie*, du 4 octobre 2022, accessible en ligne sur <https://www.coe.int/fr/web/european-commission-against-racism-and-intolerance/bulgaria> (consultés le 5 janvier 2024).

7. La loi relative à la protection contre les discriminations a été adoptée en 2004 en vue de l'adhésion de la Bulgarie à l'Union européenne qui a eu lieu en 2007.

Animosités politiques, ethnies indésirables, altérités invisibles

Prendre du recul pour élargir le point de vue permet de constater une continuité très stable : l'ouverture et la tolérance dont se revendique le peuple bulgare sont réservées à « ceux qui "nous" ressemblent » ou, à défaut, à « ceux à qui l'on voudrait ressembler » (l'étranger moderne, occidental). Trois principales formes de haine se détachent et se perpétuent au cours des siècles : contre les adversaires politiques, contre les représentants d'autres ethnies et contre les minorités sexuelles. En effet, dès les premières décennies de son autonomie, le nouvel État bulgare verra sa classe politique se déchirer entre russophobes et russophiles. Ce conflit pose les bases d'une opposition idéologique qui aura la vie longue et donnera lieu, dans la Bulgarie d'aujourd'hui, à une guerre des mémoires mêlant le tragique au comique en mettant derrière la même barricade les alliés les plus improbables. La deuxième catégorie de haine vise les minorités ethniques et se manifeste de manière plus insidieuse. Elle mobilise une mémoire collective sélective qui masque une réalité plus complexe et moins flatteuse pour l'ego national. Enfin, la forme de haine qui vise en particulier les personnes LGBTI ne s'appuie sur aucune mémoire, bien au contraire, elle mise sur une cécité générale aidée par des stratégies d'invisibilisation à l'œuvre dans toutes les institutions publiques et sociales.

Animosités politiques et guerres de mémoires

Tout récemment, la capitale bulgare s'est fait le théâtre d'un événement hautement symbolique qui a jeté de l'huile sur le feu de la polarisation de l'opinion publique, sans cesse ravivé depuis l'invasion russe en l'Ukraine. Il s'agit du dernier acte d'un drame politique qui se joue depuis plus de trente ans et qui a abouti au démantèlement partiel de l'emblématique Monument à l'Armée soviétique⁸. Trônant depuis les années 1950 en plein cœur de Sofia et résistant, au cours des décennies, à plus d'une tentative de démontage⁹, le monument a fini par céder le 12 décembre 2023 lorsqu'a commencé le découpage de ses imposantes figures en bronze. Au cœur de la controverse se trouve avant tout un conflit de mémoires opposant deux visions de l'histoire communiste

8. Entamé le 12 décembre 2023 par les autorités municipales et arrêté trois jours plus tard par décision de la Cour administrative de Sofia, sur plainte déposée par le parti politique d'extrême droite *Vazrajdané* (littéralement « Renaissance », le terme bulgare fait référence à l'époque du « Réveil » national bulgare) et par un parti de gauche, actuellement non représenté au parlement bulgare, *Izpravi se* (Lève-toi).

9. La première décision officielle de démantèlement du monument est émise en 1993 par le Conseil municipal de Sofia.

du pays : d'un côté, les nostalgiques d'un passé largement fantasmé, de plein emploi, de faible criminalité et de prospérité économique, démographique et culturelle, et, de l'autre, les critiques d'une période dictatoriale, synonyme de perte de souveraineté nationale, de stagnation économique et de bafouement des libertés individuelles.

Déploré par les uns, salué par les autres, l'acte final de séparation avec un certain passé a suscité de vives réactions (allant jusqu'au blocage du Parlement) prouvant, s'il en était encore besoin, à quel point les Bulgares étaient divisés quant à l'interprétation de leur histoire récente et à l'orientation géopolitique qu'ils souhaiteraient voir prendre leur avenir. Aussi, les dissensions au sujet du passé ne manquent pas de s'immiscer dans les débats sur l'actualité où il n'est pas rare d'entendre, de part et d'autre, des accusations de fascisme et d'incitation à la haine.

Le passé dont germe le sentiment haineux accompagnant les hostilités politiques actuelles a, depuis la chute du régime communiste en 1990, fait l'objet d'un vaste corpus d'œuvres –, récits testimoniaux, littérature mémorielle, études historiques et romans¹⁰. Cependant, la haine a rarement été abordée directement comme un facteur essentiel favorisant, si ce n'est motivant les comportements violents individuels, les manifestations de malveillance collective ou les répressions d'État contre ceux qu'on stigmatisait comme « ennemis du peuple ». Deux romans, parus au cours des dix dernières années, se distinguent entre autres par le rôle accordé à la haine dans les conflits nationaux et internationaux : *Les doux* d'Angel Igov et *Le pays du passé* de Guéorgui Gospodinov¹¹.

Au premier abord, ces romans ont très peu en commun : l'un traite d'un événement historique, sans doute l'un des plus traumatisants et les plus dramatiques de l'histoire de la Bulgarie moderne¹², l'autre fabule un avenir grotesque qui s'est

10. En français : BAÏTCHEV Dobromir, 2024, *Le roi d'argile*, trad. VRINAT Marie, Ginkgo, Paris; DIMOVA Téodora, 2022, *Les dévastés*, trad. VRINAT Marie, Éditions des Syrtes, Genève; LAZAROVA Rouja, 2009, *Mausolée*, Flammarion, Paris; BRANEV Vesko, 2009, *L'homme surveillé*, trad. VRINAT-NIKOLOV Marie, Albin Michel, Paris; TODOROV Tzvetan, 1992, *Au nom du peuple : témoignages sur les camps communistes*, trad. VRINAT Marie, Éditions de l'Aube, Avignon. En anglais : ZNEPOLSKI Ivailo (dir.), 2019, *Bulgaria under Communism*, Routledge, London, New York. En bulgare : GOSPODINOV Gueorgui (dir.), 2006, *Аз живях социализма: 171 лични истории* [J'ai vécu le socialisme: 171 histoires personnelles], Janet 45, Plovdiv; ZNEPOLSKI Ivailo GRUEV Mikhaïl (dir.), 2010-2021, *Това е моето минало: спомени, дневници, свидетелства 1944-1989* [Ceci est mon passé : souvenirs, journaux intimes, témoignages 1944-1989], 4 vol., Ciela, Sofia; TROYANOV Ilia, 2016, *Власт и съпротива* [Pouvoir et résistance], Ciela, Sofia.

11. IGOV, 2015 ; GOSPODINOV, 2021.

12. Il s'agit des répressions politiques qui ont suivi la prise du pouvoir par le Front de la patrie, largement dominé par le Parti communiste, à la faveur de l'entrée sur le territoire bulgare de l'Armée rouge qui, de fait, occupe le pays.

cependant révélé tristement prémonitoire¹³. *Les doux* fait s'entrecouper un récit classique à la troisième personne avec celui d'un témoin collectif s'adressant au personnage central, tandis que *Le pays du passé* offre le confort d'une narration linéaire à la première personne, mais invite à une réflexion plus complexe, que l'ironie et l'apparente légèreté de l'écriture ne rendent que plus subtile. Chez les deux auteurs, cependant, la haine est nommée explicitement comme force irrationnelle centrifuge qui entraîne les individus et les peuples vers des conséquences désastreuses.

Dans *Les doux*, la haine agit par le biais du personnage principal, Emil Strezov, poète en herbe et membre de l'Union des jeunes travailleurs, qui, après la prise du pouvoir en 1944 par le Front de la patrie, se voit propulsé au cœur de l'histoire en train de se faire. Remarqué pour la ferveur de ses poèmes engagés, il est désigné comme accusateur public dans le « Tribunal populaire » organisé en à peine quelques mois par le nouveau régime pour punir la « vermine fasciste », « écraser cette racaille une fois pour toutes, enlever les ruines, pour, ensuite, construire une nouvelle vie¹⁴ ». Avec plus de 2600 peines de mort prononcées, le Tribunal marque le début des années de terreur communiste en Bulgarie, mais le roman d'Anguel Igov se focalise sur une seule conscience, celle du jeune procureur qui, au fur et à mesure des investigations, sent grandir en lui la colère et l'envie de vengeance. Un homme en particulier, poète lui aussi, sans grand talent ni penchant déclaré pour l'idéologie fasciste, cristallise les sentiments confus de Strezov en cette émotion difficile à justifier, mais à laquelle il ne peut se soustraire :

Chtilianov n'était-il pas l'incarnation même de l'ennemi de classe dans ces milieux : décadent, vénal, vulgaire et, par-dessus le marché, stupide [...] Comme il t'était facile de haïr Chtilianov avec ses vêtements ridicules, ses manières d'un raffinement absurde qui laissaient entrevoir une passion nonchalante pour le vice – pas une vraie débauche, pas un dévergondage ouvert, mais une attirance insouciant due au naturel d'un homme qui, durant toute sa vie, passe entre les gouttes¹⁵.

13. Publié au début de 2020, le roman fait entrevoir le risque du retour de la guerre dans une Europe qui peine à se réinventer et choisit à la place de se tourner vers le passé, mais les démons qu'elle y croyait enterrés ne tardent pas à se réveiller. L'originalité du roman et la subtilité de l'écriture ont été récompensées, en 2021, par le prix Strega et, en 2023, dans sa traduction anglaise par le International Booker Prize.

14. IGov, 2015, p. 95.

15. *Ibid.*, p. 155.

Si le personnage de Chtilianov n'a rien pour gagner les sympathies du peuple, il est tout autant dépourvu des qualités nécessaires pour s'attirer l'attention du nouveau régime. Aussi, personne ne comprend pourquoi Strezov s'obstine à réclamer pour lui la peine capitale, ni ses amis, ni le juge dont dépend le sort de Chtilianov, ni même l'astucieux narrateur collectif, toujours très bien renseigné par ailleurs. Strezov lui-même ne semble pas en avoir conscience ou ne veut pas l'admettre, car la réponse qui se profile est sa propre condamnation. Haïr Chtilianov, dont le plus grand crime est d'être un dandy bourgeois, tout faire pour le détruire, pour obtenir sa mort, c'est ce qui, plus que tout autre chose, donne du sens à l'existence du jeune accusateur : « Seul Emil Strezov s'intéressait à Chtilianov, pour lui seul, cet homme était porteur de sens¹⁶. »

Or, lorsque seule la haine est capable de remplir le vide de sens, on court à la catastrophe. C'est à ce triste spectacle qu'assiste le narrateur dans *Le pays du passé* de Guéorgui Gospodinov. Avec une forte dose d'ironie et une inquiétude non dissimulée, le romancier décrit une Europe au bord du gouffre : souffrant d'un « déficit aigu de sens¹⁷ » dans le présent, les peuples se tournent vers le passé qui se propage tel un virus. Le continent tout entier est devenu un grand malade qui prend le symptôme pour le remède :

L'Europe, qui croyait, après quelques lourdes pertes de raison au XX^e siècle, avoir désormais acquis une parfaite résistance à certaines obsessions, folies nationales et autres, fut en réalité parmi les premiers à déclarer forfait. Personne ne mourrait (du moins, pas au début), mais le virus agissait. [...] Le passé se soulevait partout, il se gorgeait de sang et s'animait. On avait besoin d'une manœuvre radicale, inattendue, qui prenne tout le monde par surprise, pour mettre fin aux forces centrifuges incoercibles. Le temps d'aimer était passé, le temps de haïr était venu. Si la haine était un produit intérieur brut, alors le niveau de prospérité, dans certains pays, aurait très vite atteint des sommets inégalés¹⁸.

À la différence de ce qui s'est passé dans la réalité, dans le roman, les dirigeants européens prennent les devants et, pour prévenir une nouvelle guerre dans l'avenir, proposent aux peuples de vivre en paix dans le passé. Ce n'est qu'une solution

16. *Ibid.*, p. 192.

17. GOSPODINOV, 2021, p. 152.

18. *Ibid.*, p. 139-140, p. 142.

temporaire, mais elle permet de gagner du temps en remplaçant la haine par le fantasme du « c'était mieux avant » :

Nous devons choisir entre deux choses : vivre désormais ensemble dans un même passé, comme nous l'avons déjà fait, ou nous dissoudre et nous massacrer mutuellement, comme nous l'avons également déjà fait¹⁹.

Chaque pays organise alors un « référendum pour un passé » et choisit la décennie du xx^e siècle qu'il souhaite revivre. Sans surprise, la Bulgarie est divisée en deux camps : les nationalistes d'un côté et les socialistes de l'autre. Le narrateur se rend aux deux grands meetings organisés par les principaux adversaires dans la course au passé et, balançant entre l'ironie et la stupéfaction, entre l'attendrissement et la peur, fait un constat aussi sarcastique qu'affligeant :

Et n'étaient-ils pas là précisément pour cette raison, pour être avec quelqu'un qui, comme toi, est désorienté, mais fier, qui hait les Turcs et les Tsiganes avec la même fougue qu'il aime manger la *şkembe çorbasi* [...] et l'*imam bayıldı* hérités des Turcs, la grandeur des anciens khans bulgares, le café turc [...] ²⁰.

Lorsque la haine de l'Autre est l'une des premières choses qui cimentent une communauté, il y a peu à espérer pour son avenir. Ainsi, la Bulgarie imaginée par Guéorgui Gospodinov, largement inspirée de la réalité politique du pays, est plongée, à l'issue du vote, dans une situation absurde où les deux camps opposés, étant arrivés presque à égalité, décident de s'allier dans le but de préserver « l'intégrité nationale ». Malgré leurs différences *a priori* inconciliables, ils parviennent facilement à trouver un langage et des valeurs communes qui aboutissent à la sortie du pays de l'Union européenne²¹, à la fermeture des frontières et au repli sur soi.

En Europe, cela ne va pas mieux : les perdants du référendum se révoltent, « anarchisme et forces centrifuges » planent sur les pays et, finalement, « ce qui devait ressembler à une idylle prit progressivement le chemin de la désagrégation²² ».

19. *Ibid.*, p. 148.

20. *Ibid.*, p. 210.

21. On a pu observer la même concordance d'idées entre le Parti socialiste bulgare, héritier direct du Parti communiste, et les partis de la droite « patriotique », notamment dans leurs positions sur le rejet de la Convention d'Istanbul, par exemple, ou, plus récemment, sur la défense du monument à l'Armée soviétique et du passé dont il est le symbole.

22. GOSPODINOV, 2021, p. 294.

La haine et l'auto-isollement s'avèrent insuffisants pour combler le vide de sens, et l'avenir qu'elles présagent n'est que chaos et destruction.

Tolérance « originelle » et mémoire sélective

La position géographique de la Bulgarie fait d'elle une terre où, au cours des siècles, diverses cultures se sont croisées, des peuples et des langues se sont mélangés, et où cette diversité ethnique et culturelle continue d'être l'une des richesses et des fiertés du pays. C'est aussi sur cette diversité que repose l'image d'un peuple très tolérant et hospitalier dans laquelle les Bulgares aiment se reconnaître. À l'appui de cette perception de soi, on met en avant le bon voisinage avec la minorité turque, la plus importante dans le pays²³, ou le sauvetage des Juifs bulgares pendant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, le dialogue se ferme aussitôt lorsque des historiens essaient de nuancer le récit en problématisant le terme d'« esclavage » (ottoman) ou encore celui de « sauvetage » des Juifs. Il faut ajouter à cela qu'il n'y a toujours pas de commémoration officielle des victimes du « Processus de renaissance » (*Възродителен процес*)²⁴, que l'interprétation des faits relatifs à la politique bulgare à l'égard des Juifs entre 1940 et 1944 demeure sujette à controverse, y compris dans les milieux académiques, et que le fait que les Roms bulgares aient été également épargnés en même temps que les Juifs est largement méconnu, voire passé sous silence, et jamais cité comme source de fierté nationale.

« La résistance bulgare à l'antisémitisme²⁵ »

Dans le courant de l'été 2023, Zornitsa Hristova, traductrice, autrice de livres pour enfants et éditrice, lance une pétition contre l'antisémitisme, très vite signée par un grand nombre de femmes et d'hommes des milieux intellectuels. Cette pétition, qui parle de honte, d'égalité des droits et d'humanité, en rappelle une autre, datant

23. D'après le dernier recensement réalisé en 2021, l'ethnie turque représente environ 8,4 % de la population totale (source : Institut national de statistique, <https://www.nsi.bg/bg>).

24. Campagne d'assimilation forcée organisée par le Parti communiste contre les populations turque, rom et musulmane, qui culmine dans les années 1980 avec le remplacement forcé des noms à consonance musulmane par des noms « bulgares » et à la plus grande vague d'émigration dans l'histoire de la Bulgarie, appelée cyniquement par le pouvoir communiste la « Grande excursion ». Sur ce sujet, voir RAGARU, 2010.

25. Je reprends ici le titre de la publication de Svèta Entchéva à laquelle je me réfère dans les paragraphes suivants.

de 1940, quand une vingtaine d'écrivains et d'écrivaines adressent une lettre ouverte au chef du gouvernement profasciste de l'époque et au président de l'Assemblée nationale, les exhortant à ne pas jeter l'opprobre sur le peuple bulgare en faisant adopter la loi de défense de la nation²⁶. Malgré les voix qui s'élèvent contre ce texte clairement antisémite, il sera voté et entrera en vigueur dès janvier 1941.

Plus de quatre-vingts ans après ces événements, la question de l'antisémitisme en Bulgarie pouvait sembler réglée, limitée à quelques sites internet peu fréquentés, mais, en juillet 2023, la société et ses institutions furent prises de court par deux démonstrations ostentatoires de haine à l'encontre de la communauté juive. Or, elles ne pouvaient surprendre que ceux qui préfèrent répéter, telle une incantation magique, l'idée reçue de la tolérance ethnique et religieuse originelle des Bulgares. D'après la sociologue et militante des droits humains, Svèta Entchéva, « le problème avec l'antisémitisme chez nous est qu'il est si répandu que nous ne le remarquons pas. Nous sommes devenus insensibles à toute forme de haine et de discrimination, parce qu'elles sont toujours de la faute de quelqu'un d'autre et que nous, personnellement, n'y sommes pour rien. Mais en réalité, nous, personnellement, y sommes pour beaucoup²⁷ ». Le problème n'est pas nouveau, bien au contraire : « Durant des décennies, les institutions et la société bulgares refusent de reconnaître les manifestations systématiques d'antisémitisme. Et quand, toutefois, il est pointé du doigt, on ne le sanctionne pas par des mesures adéquates²⁸. »

D'après Svèta Entchéva, le « seuil élevé de tolérance à l'antisémitisme » n'est pas le seul fait de l'inaction des institutions, il y a une raison plus profonde qui est que « la société bulgare n'a jamais pris conscience de sa propre responsabilité à l'égard du destin des Juifs en Bulgarie²⁹ ». En effet, d'après l'historiographie canonique, l'État bulgare peut être fier d'avoir sauvé ses citoyens de confession juive des camps de la mort. En revanche, la mort des 11 343 Juifs originaires des « nouveaux territoires » (actuellement en Macédoine du Nord et en Grèce), occupés et administrés

26. Voir BENBASSAT, 2019.

27. ENTCHÉVA, 2023b. Les extraits cités sans mention de traducteur ont été traduits par l'autrice.

28. *Ibid.* Svèta Entchéva vise ici les occasions où la justice bulgare a refusé de reconnaître des actes et des propos antisémites (mais aussi racistes et homophobes) et a poussé les plaignants à abandonner les poursuites ou à chercher justice auprès de la Cour européenne des droits de l'homme. Elle pointe également l'absence de réaction des autorités face aux listes circulant sur internet où figurent des noms de Juifs (ou de personnes seulement présumées d'origine juive) désignés comme « ennemis de la nation bulgare ».

29. *Ibid.*

pendant cette période par les autorités bulgares grâce à l'alliance avec le Troisième Reich, est à imputer à des « facteurs étrangers ».

Malgré les réticences des institutions, des études plus nuancées et moins soucieuses d'écorner l'image de « sauveur héroïque » du peuple bulgare ont fini par voir le jour³⁰, mais elles ont peu de résonance dans l'espace public et ne peuvent sans doute pas toucher un assez grand nombre de lecteurs. L'aide d'un médiateur semble nécessaire et c'est un rôle que la littérature, en particulier le récit de fiction, aurait pu endosser. Il n'y a sans doute pas de meilleur moyen que de raconter des histoires pour passer des savoirs et des émotions, stimuler la curiosité pour l'Autre et aider à développer l'empathie. Il faut pourtant constater, avec l'historienne Olga Todorova et l'éditeur et critique littéraire Albert Benbassat, que les sujets liés aux Juifs sont plutôt rares dans les lettres bulgares.

Tout en remettant en cause le cliché de la tolérance traditionnelle bulgare et en démontrant l'existence d'une autre tradition, héritée de la littérature religieuse médiévale et transmise par le folklore, de méfiance et d'antipathie à l'égard des Juifs, Olga Todorova souligne que ceux-ci n'ont jamais été considérés comme des ennemis de premier rang. Les questions les concernant n'entrent donc pas dans le champ d'intérêt de la société bulgare, ce qui explique aussi pourquoi il est si « difficile de trouver un ou deux textes “représentatifs” qui résument de manière satisfaisante le rapport des Bulgares à l'égard des Juifs³¹ ». Ainsi, Olga Todorova s'avoue contrainte de composer une image à partir d'entrefilets éparpillés çà et là dans la presse de l'époque, de traits de personnages à peine esquissés dans les œuvres de fiction et dans les mentions épisodiques de Juifs dans la correspondance personnelle de l'élite intellectuelle de la période du « Réveil » national.

De son côté, Albert Benbassat s'intéresse à la littérature bulgare produite après l'instauration de l'État bulgare en 1878 et affirme que « la présence de la thématique

30. Le recueil de documents d'archives *Депортирането на евреите от Вардарска Македонија, Беломорска Тракија и Пирот* [La déportation des Juifs de la Macédoine du Vardar, de la Thrace occidentale et de Pirot] réunis et présentés par Nadya Danova et Roumène Avramov, fut d'abord pensé par ses auteurs comme une initiative à laquelle auraient dû s'associer les institutions de l'État comme « geste de sensibilité aux messages de notre mémoire historique ». Le projet n'a pas rencontré l'accueil espéré, loin de là : l'Agence nationale « Archives », la direction de l'Université de Sofia et les éditions de l'Académie bulgare des sciences ont toutes refusé de s'engager avec la publication de l'ouvrage (DANOVA & AVRAMOV, 2013, p. 9). Il a finalement été publié en 2013 avec l'aide financière de l'ONG Comité Helsinki bulgare. Les presses de l'Université de Sofia ont néanmoins publié l'autre ouvrage que Roumène Avramov consacre à l'histoire du « sauvetage » des Juifs et à la « déchéance » de l'État (AVRAMOV, 2012). En français, voir les travaux de Nadège Ragaru, notamment son dernier livre « *Et les Juifs bulgares furent sauvés...* » (RAGARU, 2020).

31. TODOROVA, 2000, p. 80.

juive y est plutôt accidentelle³² » : quelques poèmes, une pièce de théâtre et un ou deux personnages importants dans des romans. Contre cet évident manque d'intérêt de la part des écrivains bulgares, Albert Benbassat met en avant leur engagement pour la cause des Juifs, en Bulgarie, mais aussi à l'étranger, notamment la création en 1933 du Comité de défense des Juifs en Allemagne, la publication du recueil « Les intellectuels bulgares à propos du racisme et de l'antisémitisme » (1937) et la lettre de contestation dont il a été question ci-dessus.

Durant la période communiste, les hommes et les femmes de lettres n'étaient pas encouragés à affirmer leur identité confessionnelle ou ethnique, puisque seule l'identité communiste était légitime, et la question juive était avant tout traitée à travers le prisme de la lutte antifasciste et de l'héroïsation du peuple bulgare comme sauveur collectif de ses concitoyens. Depuis le changement de régime en 1989, la situation n'a pas sensiblement évolué : en dehors des ouvrages d'histoire et des récits de témoins, il est rare de trouver des personnages Juifs jouant un rôle central dans des livres de fiction. Les rares exceptions comme le roman d'Ilko Minev, *Преди да замлъкна*³³ [Avant que ma voix s'éteigne], les romans de Léa Koen, *Събирачът на дневници*³⁴ [Le collectionneur de journaux intimes] et *Рафаел*³⁵ [Raphaël] ou encore la trilogie d'Angel Wagenstein consacrée au destin des Juifs d'Europe au XX^e siècle³⁶ sont toutes écrites par des auteurs ayant des origines juives.

L'écrivaine qui s'empare le plus directement de la question du « sauvetage » des Juifs bulgares et de la déportation des Juifs des « nouveaux territoires » est Névèna Mitropolitska avec son dernier roman *По релсете*³⁷ [Le long des rails]. Interrogée sur le choix d'aborder cet épisode tragique de l'histoire d'une communauté à laquelle elle n'appartient pas, la romancière ne cache pas ses craintes de se voir accusée d'« appropriation culturelle » et d'incapacité de comprendre le vécu tragique des persécutés. Elle rejette néanmoins ce genre de reproches en affirmant qu'« à condition d'aborder le travail de recherche de manière responsable et d'être capable d'empathie », l'écrivain peut réussir à bien traiter n'importe quel sujet³⁸.

32. BENBASSAT, 2019.

33. MINEV, 2014.

34. COHEN, 2014.

35. COHEN, 2017.

36. WAGENSTEIN, 2021a, 2021b, 2022.

37. MITROPOLITSKA, 2021.

38. Voir APOSTOLOVA, 2021.

Le roman raconte la vie de trois générations de femmes en faisant s'entrelacer le récit de la grand-mère Rébecca avec celui de sa petite-fille Maya dans un va-et-vient entre la Bulgarie des années 1940 et le Canada aujourd'hui. Maya est victime de harcèlement scolaire, Rébecca est l'une de celles et de ceux qui n'ont pas été envoyés dans les camps de la mort. Le dialogue entre les deux ne minimise pas la souffrance de l'une par rapport à l'autre et ne cherche pas à relativiser ni à tracer un signe d'égalité entre les humiliations et les peines subies par la grand-mère et sa petite-fille.

On ne peut pas non plus considérer le roman de Névèna Mitropolitska comme un roman sur la haine qui, dans l'ensemble, demeure plutôt impersonnelle et insaisissable (elle émane du gouvernement, du monarque, des autorités, ou résulte de la pression sociale). Aucun personnage ne l'incarne véritablement, l'accent est mis sur la résilience des Juifs et la solidarité de beaucoup de leurs voisins bulgares. « Le bien l'emportait³⁹ », dit Rébecca, et c'est en vain qu'elle essaie de mettre un visage sur l'ennemi dont elle a besoin afin de pouvoir le haïr à son tour.

Néanmoins, Névèna Mitropolitska réussit à rendre tangible la pesanteur de l'atmosphère de l'époque, les manifestations concrètes de la haine et ses conséquences sur la vie de ses cibles. C'est essentiel, car, bercés par le récit canonique du « sauvetage » des Juifs bulgares, on est tentés de fermer les yeux sur les cruautés auxquelles ils ont été exposés et dans lesquelles le « peuple » bulgare a aussi sa part de responsabilité, sans parler des milliers de déportés des territoires occupés.

Être capable de percevoir l'injustice et la haine n'est pas évident, mais c'est indispensable, le contraire, ne pas les voir, ne pas les reconnaître ou y être insensible peut aussi être considéré comme une forme de déni, lui-même étant le fruit de cette même haine inavouée⁴⁰. Aussi n'est-il pas étonnant de constater le silence qui enveloppe la survie d'un autre groupe ethnique sur lequel pesait la menace de l'extermination et qui est aujourd'hui la cible première du discours de haine. En effet, la Bulgarie sauve aussi ses citoyens d'origine rom, mais aucune œuvre littéraire n'en parle, le sujet ne provoque ni fierté ni débats⁴¹.

39. MITROPOLITSKA, 2021, p. 140.

40. La première fois que le mot haine apparaît dans le roman, il est défini comme une absence d'amour et une complète indifférence du reste du monde envers soi. « Ce jour-là, dit Rébecca, j'ai compris pour la première fois ce que c'était la haine » (*ibid.*, p. 53). Son grand frère ne l'a pas attendue pour la tournée festive qu'ils avaient coutume de faire ensemble chaque année le jour du Nouvel An des arbres et dans laquelle la fillette pensait jouer un rôle important. Se sentant abandonnée, incomprise et invisible, elle est prise de peur qu'elle pourrait « disparaître sans que personne ne s'en rende compte » (*ibid.*, p. 57).

41. Le film documentaire de la réalisatrice rom Lyoudmila Jivkova-Balachikova, *Весел е циганският живот* [Joyeuse est la vie tsigane] (2018), cherche à remédier à ce vide dans

Ethnies indésirables, altérités invisibles

La haine s'exprime de différentes manières à l'égard des différents groupes visés et en fonction du contexte politique. Lorsque la violence directe n'est pas une option, la stratégie de l'invisibilisation s'avère d'une efficacité redoutable. Il n'est pas étonnant alors que les catégories de personnes les plus visées aujourd'hui par le discours de haine soient justement celles qui sont également peu, mal ou pas du tout représentées dans la littérature et dans l'historiographie littéraire bulgare. La production littéraire des dix dernières années marque une évolution notable dans le sens d'une meilleure visibilité.

La minorité turque

Selon Antonina Jéliazkova, anthropologue et spécialiste de l'histoire ottomane, les rapports des Bulgares à la minorité musulmane, notamment turque, sont marqués par une profonde ambiguïté :

Le système de coexistence pacifique entre chrétiens et musulmans, Turcs et Bulgares, fondé sur le respect mutuel des traditions, des spécificités domestiques et du bon voisinage (*komsuluk*), a bien fonctionné au cours des siècles. Cependant, d'un point de vue moral et psychologique, ces relations, depuis la période du Réveil national jusqu'à aujourd'hui, ont toujours porté le poids de la méfiance, des préjugés et d'un certain revanchisme culturel et social, allant parfois jusqu'à l'arrogance nationale. Depuis plus d'un siècle, un lourd complexe national est à l'œuvre, dont le cliché des « cinq siècles d'esclavage obscurantiste turc » est le plus synthétique et le plus accessible⁴².

Les rapports chaleureux dans la vie quotidienne des gens n'empêchent pas l'État, notamment sous le régime communiste, d'adopter des restrictions et des mesures d'assimilation fortes qui ont pour conséquence le départ, parfois volontaire, le

la mémoire collective, d'autant plus inquiétant dans le contexte actuel de la montée du nationalisme et de la xénophobie dans la société bulgare.

42. JÉLIAZKOVA, 1998. Dans son article consacré à la représentation de l'Ottoman dans la littérature bulgare du XIX^e et XX^e siècles, Marie Vrinat-Nikolov souligne également l'oscillation entre la cruauté du souverain oppresseur d'une côté et la bonté de l'homme ordinaire de l'autre (VRINAT-NIKOLOV, 2008).

plus souvent forcé, d'une très large partie de la minorité turque. À partir de 1878, lorsque la Bulgarie accède à l'autonomie par rapport à l'Empire ottoman, des centaines de milliers de Turcs émigrent vers la Turquie voisine, les vagues les plus massives s'étant produites dans les années suivant la guerre russo-turque (environ 350 000 personnes), à la suite de la collectivisation forcée des terres agricoles en 1950-1951 (environ 155 000 personnes) et en 1989, lorsque 360 000 personnes sont chassées de leur patrie par la campagne connue comme le « processus de renaissance ». Dans le seul but d'« effacer les spécificités culturelles et religieuses des Bulgares musulmans, les Pomaks, ainsi que l'identité ethnique et confessionnelle de la minorité ethnique la plus importante de la Bulgarie, la turque⁴³ », la direction du Parti communiste lance plusieurs opérations de changement des noms ciblant d'abord les Roms musulmans, ensuite les Pomaks, et enfin les Turcs⁴⁴.

L'histoire de ces événements est bien connue, étudiée et commentée par les spécialistes, reconnue même par le Parti socialiste, l'héritier politique du Parti communiste. Elle entre pourtant rarement dans les livres de fiction⁴⁵, alors même que la littérature a été mise au service de la politique et a contribué, même indirectement, à l'acceptation par la société bulgare des souffrances infligées à leurs concitoyens musulmans⁴⁶. La publication du premier roman d'Eminé Sadk, *Керван за гарвани* [Caravane pour corbeaux]⁴⁷, où elle aborde sans détour ce sujet douloureux, mais avec une bonne dose d'ironie et aussi beaucoup de tendresse, est d'autant plus précieuse dans le contexte de revendications nationalistes et identitaires de plus en plus fortes en Bulgarie comme dans les autres pays d'Europe.

43. JÉLIAZKOVA, 1998.

44. L'acte désespéré du poète Mehmed Karahuseinov, qui s'est immolé par le feu la veille de l'attribution de son nouveau nom bulgare, témoigne de la violence et de la souffrance ressenties par ceux dont on a nié l'identité jusqu'à son élément le plus intime.

45. En 2015, paraît la première anthologie regroupant des textes poétiques, des nouvelles, des contes et des témoignages que leurs auteurs ont publiés principalement en langue turque après leur exil forcé en Turquie : Zeynep Zafer, Vihren Tchernokojev, *Когато ми отнеха името, "Възродителният процес" през 70-те - 80-те години на хх век в литературата на мюсюлманските общности. Антология* [Lorsqu'ils m'ont enlevé mon nom, le « Processus de renaissance » durant les années 1970-1980 dans la littérature des communautés musulmanes. Anthologie], 2015. Dans l'article que Marie Vrnat-Nikolov consacre à cette anthologie, elle inclut la traduction de quelques textes, témoignages poignants du vécu des exilés, demeurés ignorés autant par le public que par les milieux académiques (VRINAT-NIKOLOV, 2020).

46. VRINAT-NIKOLOV, 2018.

47. SADK, 2022.

Caravane pour corbeaux est d'abord un roman de la marge : les lieux, les personnages, leur quotidien se situent à la périphérie, dans une temporalité qui n'a pas de points de croisement avec la dynamique des événements qu'on observe à travers les écrans de la télévision. C'est l'histoire de Nikolaï Todorov, homme d'âge moyen, célibataire, professeur de géographie, dont la vie monotone est à l'image de la vie dans sa petite ville de province d'où il n'est jamais sorti. On le découvre au moment où il vit une sorte de catharsis personnelle qui le pousse à prendre la route et à se lancer à l'aventure. C'est ainsi qu'il fera la rencontre fatidique d'un vieux couple de Turcs, grand-père Moukhittine et grand-mère Fikrié, et de leur petit-fils Moustafa. C'est à travers le récit de Moukhittine, entrecoupé par des silences qui en disent beaucoup, que se dévoile la tragédie de toute une région. Alors qu'elle se vidait à grande vitesse de ses habitants, les pouvoirs mobilisaient des gens des villes pour maintenir les travaux de la terre et assurer la récolte. Nikolaï Todorov découvre ainsi une facette inconnue de son père :

Et comme on ne se parlait plus entre Bulgares et Turcs... Bah, on ne se parlait pas entre Turcs non plus. Nous étions soudainement devenus des étrangers, on avait changé nos noms, nous étions anxieux, honteux, on nous avait interdit de parler notre langue maternelle. La peur ! Nous nous sommes dispersés, nous nous sommes éloignés, chacun pour soi. Tout était devenu si triste. Nous nous évitions les uns les autres parce que nous ne savions pas de quel côté le malheur pouvait nous rattraper : on risquait de se faire envoyer soit à Béléné⁴⁸ soit ailleurs. [...] Alors, je me suis arrêté près de ton père, ai tendu le bras pour attraper une pêche, l'ai cueillie et ai croqué dedans. Nous nous tenons donc là tous les deux et nous mâchons. « Cette histoire-là, a commencé ton père, ne va pas durer longtemps ! Quel est ton nom ? » m'a-t-il demandé. « Martin », lui ai-je répondu. « Et comment ta mère t'a-t-elle appelé ? » Je me tais. « Voilà, tu vois ce qu'ils ont fait de nous ! Cette histoire-là ne va pas durer longtemps ! Qu'ils soient maudits ! », a dit ton père et a enfoncé le noyau de sa pêche dans le sol⁴⁹.

48. Référence au camp de concentration de Béléné fonctionnant d'abord comme camp de rééducation par les travaux forcés pour des prisonniers politiques. Fermé à plusieurs reprises, il est rouvert pour la dernière fois durant les années du « processus de renaissance » (1984-1989).

49. SADK, 2022, p. 97.

Comme dans le roman de Névèna Mitropolitska, la haine reste sans visage, l'amertume et la douleur se devinent dans les non-dits du texte, mais l'accent est mis sur la fraternité qui survit malgré tout. Plutôt que d'appeler ses élèves par leurs nouveaux prénoms, le père de Todorov leur propose à tous de se choisir un surnom pour ainsi contourner les nouvelles règles imposées autant aux élèves qu'à leurs professeurs.

La minorité rom

Le voyage vers soi de Nikolaï Todorov se poursuit et lui fait prendre part, malgré lui et au péril de sa vie, au mariage de la sœur d'un mafieux local. La description des personnages, les particularités de leur langue⁵⁰, l'atmosphère générale de la fête ne laissent pas de place au doute : il s'agit d'un mariage rom, mais aucune mention explicite n'est faite de cette appartenance ethnique. Lorsque le mot « *Tsigane*⁵¹ » finit par apparaître, il sort de la bouche d'un Rom. Ce choix d'Emine Sadk n'est pas anodin et le fait que le personnage en question soit un bibliothécaire encore moins.

Dans la littérature bulgare, les Roms sont généralement coincés entre deux stéréotypes : d'une part, l'image romantique des Roms nomades, épris de liberté et proches de la nature et, d'autre part, le cliché des Roms voleurs, sales et paresseux. Paradoxalement, les deux images, aussi éloignées soient-elles, produisent un effet similaire : en formant un épais écran de préjugés, elles empêchent de voir véritablement les Roms qui restent ainsi en quelque sorte invisibles et largement méconnus.

Bulgares et Roms sont pourtant voisins de longue date, ces derniers s'étant installés dans les Balkans à partir du XIII^e siècle, mais malgré cette cohabitation séculaire, les relations entre les deux groupes ethniques restent marquées du signe de la méfiance. Et la littérature n'y est pas pour rien comme le montre l'étude de l'historienne Kèta Mirtchéva sur les représentations des Tsiganes dans la production littéraire du XIX^e siècle bulgare⁵².

Formée dans la tradition religieuse et transmise par le folklore, l'image négative des Roms apparaît sous la plume d'un des « premiers créateurs de mythes de la

50. Par exemple, l'emploi de *бaмe* (grand frère) comme signe de respect lorsqu'on s'adresse à un homme relativement jeune mais plus âgé que celui qui parle.

51. Le terme *Tsigane*, neutre à l'origine, aujourd'hui plutôt connoté péjorativement, en particulier lorsqu'il est employé comme adjectif, est remplacé dans le langage institutionnel par celui de *Rom*. Dans les discours courants cependant, les deux termes cohabitent dans une ambiguïté parfois difficile à saisir.

52. MIRTCHÉVA, s.d.

période du Réveil national bulgare⁵³ ». Les textes de cette époque témoignent des préjugés et du mépris des Bulgares à l'égard des Roms qu'ils considèrent, au mieux, comme physiquement et culturellement différents (couleur de peau, religion, mode de vie nomade) et, au pire, comme voleurs, menteurs, débauchés et paresseux. Le XIX^e siècle, temps de construction de la nation et de luttes pour son indépendance, apporte de nouveaux traits au portrait type du « Tsigane » : il est accusé de trahison et d'opportunisme sanguinaire. Marquant l'entrée dans la modernité, le XIX^e siècle a donné aussi des textes où pour la première fois, à la faveur de la diffusion des idées des Lumières, les Roms sont traités objectivement et présentés, par exemple, comme d'excellents maîtres dans certains arts et métiers⁵⁴. Apparaît enfin, sous la plume d'Ivan Vazov, surnommé « le patriarche des lettres bulgares », l'image des Roms nomades, libres et fiers, « enfants de la nature⁵⁵ ». Toutefois, cette image idéalisée ne saurait contrebalancer les stéréotypes négatifs qu'on peut lire dans les œuvres les plus populaires de ce même écrivain, notamment son roman *Sous le joug*⁵⁶ qui est une des pièces maîtresses du canon littéraire et du sentiment national bulgares.

Kèta Mirtchéva conclut son étude en soulignant un autre aspect important du rapport aux Roms : dans l'imaginaire national bulgare, ils jouent le rôle d'un Étranger non civilisé, qui n'a pas encore embrassé l'esprit de la modernité et face à qui « les Bulgares peuvent mesurer leur propre progrès, leur civilisation et leur capacité à se moderniser. C'est avec ces idées et ces stéréotypes sur les Tsiganes que les Bulgares entrent dans le XX^e siècle. C'est avec elles qu'en mai 1901, les députés du parlement retirent le droit de vote aux Tsiganes nomades et musulmans⁵⁷ ».

Face au constat de l'ancrage de la méfiance et de la discrimination des Roms dans la culture des Bulgares, de la banalisation du discours de haine à un point où il n'est même plus reconnaissable, les quelques rares exceptions de personnages positifs, qui ne tombent pas dans le cliché inverse⁵⁸, peinent à faire pencher la balance dans

53. Kèta Mirtchéva vise ici Païssi de Khilendar, auteur de l'*Histoire slavo-bulgare* qui, sans être le premier ouvrage sur l'histoire des Bulgares, occupe aujourd'hui encore une place centrale dans l'imaginaire national(iste) bulgare. D'après Païssi, les Roms appartiennent à la lignée la plus « détestable » des peuples sur terre (voir KHILENDAR, 2016).

54. Voir BOGOROV, 1846 – cité dans MIRTCHÉVA, s.d.

55. VAZOV, 1977, p. 123-124 – cité dans MIRTCHÉVA, s.d.

56. VAZOV, 2007.

57. MIRTCHÉVA, s.d.

58. Par exemple l'Étourneau du récit éponyme d'Éline Péline, les vieux Tsiganes forgerons dans le poème *Зимни вечери* [Soirs d'hiver] de Hristo Smirnenki ou encore Malamko, le

l'imaginaire collectif. C'est sans doute pour répondre au dénigrement persistant et au refus d'ouvrir les yeux pour les voir, que les poètes roms, à commencer par le plus connu, Oussine Kérime, affirment sans cesse, quoique dans des tonalités différentes, leur identité « tsigane » ou « rom » :

Je suis Tsigane. Mon enfance aux pieds nus
passa dans les bruits du campement sous la fraîcheur des nuits.
Mais je ne porte pas de couteau dans la poche
et je ne te guette pas pour te voler un cheval⁵⁹ !

Premier poète rom bulgare, choisi pour devenir l'emblème de l'intégration des Roms à la société socialiste⁶⁰, dans ses recueils poétiques, Oussine Kérime ne manque pas de répondre aux reproches traditionnellement adressés à son groupe ethnique pour les rejeter et affirmer la capacité de celui-ci à se moderniser et à prendre pleinement part à la construction de l'avenir commun. Ainsi, le moi lyrique, largement autobiographique, devient une preuve et un exemple de réussite sociale (vie sédentaire, éducation, famille mixte, travail intellectuel).

Le besoin d'affirmer l'identité spécifique caractérise de manière générale la production littéraire des Roms de Bulgarie comme d'ailleurs⁶¹. On le retrouve aussi chez Vassil Tchapravov, poète, traducteur, éditeur du journal *Drom Dromendar* et militant pour les droits des Roms. Sur la quatrième de couverture de son premier recueil de poèmes *Искам да съмне* [Je voudrais que le jour se lève], il offre une carte de visite poétique :

Je suis de Sliven.
Le nombril du vent,
des cloches
et des Tsiganes. Berceau
de trois
fondements
bulgares :
poésie, textile

chauffeur de taxi, dans *Physique de la mélancolie* de Guéorgui Gospodinov (trad. VRINAT-NIKOLOV Marie, Paris, Intervalles, 2015).

59. « Циганин съм. Детството ми босо | прощуя с катун под ноци хладни. | Ала нож във джоба аз не нося | и не дебна кон да ти открадна! » (KÉRIME, 1968).

60. Voir DOÏNOV, 2022.

61. Voir KOVÁCSHÁZY, 2008 et ZANOVA, 2017.

et insoumission.

Je suis Rom⁶².

Il n'y a plus trace des clichés contre lesquels s'insurge Oussine Kérime. Le portrait brossé par Vassil Tchapravov souligne le caractère complexe de l'identité rom contemporaine. Cette présentation lapidaire fait coexister le regard extérieur (qui voit Sliven comme la ville des « Tsiganes ») avec la perception personnelle (« Je suis Rom. ») et inscrit l'identité particulière dans l'identité nationale qui devient ainsi inclusive et non réservée à l'ethnie majoritaire.

Sans être dominant dans son œuvre, le motif de l'identité rom/tsigane occupe également une place importante dans les recueils poétiques suivants de Vassil Tchapravov. Dans *Été tsigane*⁶³, dont le titre même reprend un idiome de la langue bulgare évoquant l'été indien, le poète propose toujours une vision de l'identité rom, fière de son histoire et de ses spécificités culturelles, et qui participe au même titre que les autres groupes ethniques à la communauté nationale.

Une évolution notable s'opère dans le dernier recueil *Je rêve de colombes*. Paru quinze ans après le précédent, il porte les traits d'un bilan à la fois sur le plan personnel et politique⁶⁴. L'affirmation de l'identité rom est toujours présente, mais elle est défendue comme une identité contemporaine, non contraignante et non essentialiste, rejetant autant les préjugés venant de l'extérieur du groupe ethnique que ceux qui en émanent :

Je ne t'ai pas dérobée / à la curiosité de / la salle de classe, / au souffle
fougueux / de la récré, / N'étais-je pas Tsigane ? / Je ne t'ai pas bercée
/ dans des chaînes / de fleurs, / mais je rêvais de toi / et je savais que
tu ne venais pas / des comptes de fée. / Étais-je Tsigane. / Je ne t'ai pas
alléchée / avec des troupeaux de bétail, / et des pièces d'or, des pièces
d'or... / (à qui offrir le tintement / millionnaire de moustiques / à côté

62. « От Сливен съм. | Пъта на вятъра, | камбаните и | циганите. Люлка | на три | български | начала – | поезия, текстил | и бунтарство. | Ром съм. » (TCHAPRAVOV, 1996).

63. TCHAPRAVOV, 2005.

64. Vassil Tchapravov est un des rares intellectuels roms activement engagés dans les combats politiques de la Bulgarie. En 1978, il est l'un des fondateurs de « Roma », organisation clandestine de lutte contre l'assimilation et la discrimination des Roms, et en 1991, il est élu président de *Обединен ромски съюз* (Union des Roms). L'esprit intranquille de Tchapravov se manifeste également dans « Несвършваща поема за Парахода » [Poème interminable du Trans-démocratique], grande rétrospective caustique de la période de transition de la Bulgarie vers une économie de marché et un régime de gouvernement démocratique (dans TCHAPRAVOV, 2020). Le titre joue sur la paronymie *пребод* (transition) – *параход* (bateau vapeur).

de chez moi ?!) – / Suis-je Autre ? / L'infidèle probablement ? / Je ne t'ai pas préservée / pour le drap blanc, / comme un Tsigane, / Je n'ai pas négocié notre amour, / Je n'ai pas demandé un seul sou, / Et les ferblantiers me toisaient / avec leurs moustaches courroucées / sur le marché aux mariées, / étais-je Tsigane ! / Je t'aime ! – / venue de mon jour / telle une chanson de Šaban / toute inventée / à partir de ma vie. / Et je suis tout entier amour ! / Et je suis Tsigane⁶⁵.

Le problème néanmoins demeure, les Roms restent invisibles, cachés derrière les clichés, ignorés pour leurs véritables mérites et non représentés dans les lieux publics de la société. Aussi, dans son discours de clôture de la conférence organisée, à son initiative, à l'occasion du cinquantième anniversaire du premier Congrès mondial des Roms (Londres, 1971), Vassil Tchaprakov reprend la liste négative par laquelle s'ouvrait son premier recueil : « Nous sommes absents. De la route et des comptes. Même de la musique. Dans l'histoire... Ils ont commis une omission... Ils nous ont oubliés. Ceux qui écrivent⁶⁶ ». Et la prolonge : « Nous sommes absents des cours à l'école, absents des institutions de l'État, absents de l'Assemblée nationale, du gouvernement de la République de Bulgarie démocratique⁶⁷. »

La minorité LGBTI

La lutte pour la visibilité se joue donc sur les deux fronts de la représentation culturelle et de la représentation politique. Et, lorsque la voix qui s'exprime est issue d'une communauté frappée d'invisibilité résultant de la haine collective, inavouée ou pleinement assumée, comme dans le cas des Roms ou des personnes LGBTI, l'imbrication des deux aspects semble presque inévitable. Encore faut-il que les questions qui fâchent soient posées de manière suffisamment frontale de sorte qu'on

65. « Не те откраднах / от любопитството на / класната стая / от брагурния полъх на междучасието, / Не бях ли циганин? / Не те люлях / в синджири / от цветя, / но те сънувах / и знаех, че не идваш / от приказките. / Аз бях ли циганин. / Не те полъгах / със стада от добитък, / и алтъни, и алтъни... / (кому да подаря милионния / звън на комари / до дома ми?) – / Аз друг ли съм? / Неверникът навярно? / Не те опазих / за белия чаршаф, / като циганин, / Не спазарих любовта ни, / И грош не поисках, / А калайджиките ме мереха / с гневни мустаци / по пазара за булки, / аз бях ли циганин! / Обичам те! – / дошла от деня ми / като песен на Шабан / току измислена, / от моя живот. / И съм целият любов! / И съм циганин. » (« И те обичам » [Et je t'aime] in TCHAPRAZOV, 2020, p. 14-15).

66. TCHAPRAZOV, 1996.

67. TCHAPRAZOV, 2021.

ne puisse pas les contourner, fermer les yeux et ainsi éviter de prendre position ou de remettre en cause ses propres préjugés. C'est donc un choix important que doivent faire les écrivains et écrivaines et, bien entendu, la question se pose différemment selon que leur propre sexualité affichée ou sous-entendue est plus ou moins bien tolérée par la société. Dans un deuxième temps, le choix appartient aux critiques et historiens littéraires qui ont à leur tour la possibilité de contribuer à rendre visible ou au contraire de ne pas voir/entendre l'expression de l'altérité.

La deuxième option semble encore bien souvent privilégiée comme le sous-entend le commentaire de la critique et historienne littéraire Miléna Kirova placé en quatrième de couverture de l'anthologie poétique d'un des porte-parole les plus forts de la cause LGBTI en Bulgarie : « Nikolai Atanassov porte la présence d'une poésie gay dans la littérature bulgare à un degré au-delà duquel, nous ne pouvons plus faire semblant qu'une "telle chose" n'existe pas ou que, si toutefois cela existe, c'est sans importance⁶⁸... »

Le « nous » mentionné par Miléna Kirova vise en premier lieu le cercle des lecteurs professionnels, chercheurs universitaires, enseignants dans les écoles, critiques et historiens littéraires, rédacteurs de périodiques culturels, éditeurs, etc. Tout ce milieu est impliqué dans la fabrique de la « norme littéraire », à commencer par la pensée du canon national. Formé parallèlement à la création de l'idée de nation bulgare, il s'est constitué selon les principes de l'homogénéité ethnique et du monologuisme⁶⁹ rejetant non seulement les autres langues qui étaient utilisées dans les territoires bulgares, mais aussi les voix singulières qui mettent à l'épreuve l'image traditionnelle et patriarcale que la nation se fait d'elle-même.

Historiquement, la question de la sexualité, autant comme thème que comme élément de la biographie des hommes et des femmes de lettres, arrive relativement tard dans l'historiographie littéraire bulgare. S'agissant d'homosexualité, les textes eux-mêmes se font très rares, tandis que les commentaires qu'ils auraient pu provoquer demeurent introuvables. Aucune étude ne traite par exemple du roman de Boris Chivatchev, *Изобретателът* [L'inventeur] paru en 1931, qui est pourtant le premier à s'emparer de la question de l'homosexualité⁷⁰. Aucune trace non plus du scandale qu'aurait dû produire la relation homoérotique imaginée par l'historienne Vera Moutaftchieva entre le prince ottoman Djem et le poète perse Saadi dans *Le prince errant*⁷¹. « Premier roman

68. ATANASSOV, 2017.

69. Voir VRINAT-NIKOLOV, 2019.

70. CHIVATCHEV, 1992. Dans l'adresse au lecteur, Boris Chivatchev se réfère à la psychanalyse, notamment aux travaux de Freud, mais le roman présente les relations intimes entre hommes comme une déviance sexuelle, voire une maladie psychique.

71. MOUTAFTCHIEVA, 1987.

vraiment moderne qui sort en Bulgarie après 1944⁷² », novateur à la fois par sa forme narrative et par la réflexion sur l'histoire qu'il propose, il aurait pu être remarqué pour l'inexactitude chronologique qu'il comporte : Djem et Saadi ayant vécu à des époques différentes, ils ne pouvaient pas se connaître. Venant de la part d'une spécialiste de l'histoire ottomane, ce décalage aurait dû d'autant plus attirer l'attention de la critique socialiste, notamment si l'on tient compte de la politique répressive maintenue par le régime à l'égard des hommes homosexuels.

Aujourd'hui, il est peut-être un peu plus difficile de « faire semblant qu'une "telle chose" n'existe pas » – dans la société, grâce à la Sofia Pride organisée chaque année depuis 2008 par les militants pour les droits des personnes LGBTI⁷³ et, dans la littérature, grâce à la poésie militante de Nikolai Atanasov réunie dans son anthologie *Évangile d'un eunuque*⁷⁴ ou encore grâce aux romans comme *Vierge jurée*⁷⁵ de Rene Karabash, *Ne le dis pas à maman*⁷⁶ de Nikolai Yordanov ou encore *Invisibles*⁷⁷ de Natalia Déléva. Chacun d'eux fait voir la cruauté insidieuse des préjugés sociaux, celle qu'on a tendance à ne pas percevoir lorsqu'on vit dans un pays traditionnellement homophobe, mais aussi la violence insupportable, parfois fatale, à laquelle sont exposés les corps et les esprits en raison de leur « différence ». Ces quatre livres font aussi découvrir des personnages touchants, qui tentent, comme tout un chacun, de faire face à ce que la vie leur propose, des personnages finalement pas si différents et dont l'humanité aide à repousser les limites de l'empathie.

Parus en l'espace d'à peine quatre ans, entre 2017 et 2020, ces quatre livres, dont deux sont écrits par des personnes qui ne sont ni membres de la communauté LGBTI ni activistes pour les droits humains, sont le signe certain d'un début d'ouverture de « l'espace littéraire bulgare » à des problématiques qui y étaient jusqu'à récemment largement marginalisées⁷⁸. *L'espace littéraire*, concept à l'aide duquel

72. VRINAT-NIKOLOV, 2001.

73. Faute d'entraîner les foules comme dans certains pays de l'Union européenne et ailleurs, ces manifestations encore trop timides en termes de fréquentation et de soutiens politiques présentent l'avantage d'attirer l'attention publique, à travers la couverture médiatique, sur des sujets avec lesquels elle demeure assez peu familière.

74. ATANASSOV, 2017.

75. KARABASH, 2022.

76. YORDANOV, 2020.

77. DÉLÉVA, 2017.

78. Notons également la parution en 2021 du premier livre bulgare pour enfants qui parle de couples homosexuels *Марвин и планетата Гора* [Marvin et la planète Forêt] de Velikan Vasileva (aux éditions Colibri).

Marie Vrinat-Nikolov a entrepris de renouveler le récit historiographique bulgare et de le rendre plus polyphonique de telle sorte que, en tendant bien l'oreille, on puisse aussi y entendre résonner la langue turque, le ladino ou encore l'arménien⁷⁹, permet aussi d'accueillir d'autres altérités exclues du canon *national*. Et d'abord, de rendre cette exclusion visible ce qui constitue une étape nécessaire d'éveil des sens, préalable au travail de déconstruction des idées reçues qui nourrissent la peur et la haine. Il en va donc de la capacité de la pensée littéraire à se libérer des contraintes héritées d'autres époques, en commençant par les reconnaître comme telles, afin de rendre le récit historiographique littéraire plus riche et plus inclusif.

Conclusion

Pour une nation qui considère la tolérance et l'hospitalité comme des traits inhérents à son identité, il est important de pouvoir s'appuyer sur la littérature afin de garder sa sensibilité éveillée et en harmonie avec les valeurs revendiquées. Véritable matrice de structures mentales, la littérature a participé à la construction de l'identité nationale, elle a aussi son rôle à jouer dans l'élaboration continue des récits à travers lesquelles se pense la société contemporaine. La présence dans ces récits, fictionnels et historiographiques, de toutes les composantes du tissu social, notamment des minorités ethniques et sexuelles visées par les discours de haine, semble indispensable à l'élargissement des limites de la tolérance. La complexité psychologique des personnages, les discours nuancés, les strates multiples de la narration et les images poétiques saisissantes peuvent aider à aller au-delà des idées reçues véhiculées par les médias les plus populaires. En effet, mettre l'altérité au cœur des récits, au risque de provoquer le scandale, est une des voies permettant d'aboutir à une meilleure visibilité des « autres » et à une compréhension plus large du « nous ».

Bibliographie

APOSTOLOVA Antonia АПОСТОЛОВА Антония, 17 novembre 2021, «Да имаш избор не е лесно, но е за предпочитане пред това да нямаш» [Avoir le choix n'est pas facile, mais c'est mieux que de ne pas en avoir], entretien avec Névèna Mitropolitska, site *Literaturni razgovori*, URL : <https://literaturnirazgovori.com/> (consulté le 9 janvier 2024).

79. VRINAT-NIKOLOV, 2017.

- ATANASSOV Nikolai АТАНАСОВ Николай, 2017, *Евангелие от евнух* [L'évangile d'un eunuque], Black Flamingo, Sofia.
- AVRAMOV Roumène АВРАМОВ Румен, 2012, «Спасение» и падение : микроикономика на държавния антисемитизъм в България 1940-1944 г. [«Sauvetage» et déchéance : microéconomie de l'antisémitisme d'État en Bulgarie 1940-1944], Universitetsko izdatelstvo Sv. Kliment Ohridski [Presses universitaires St Clément d'Ohrid], Sofia.
- BENBASSAT Albert БЕНБАСАТ Алберт, 2019, «Писателите и антисемитизмът» [Les écrivains et l'antisémitisme], Kultura, URL : <https://kultura.bg/web/писателите-и-антисемитизмът> (consulté le 14 janvier 2024).
- BOGOROV Ivan БОГОРОВ Иван, 1846, «Описание на село Котел» [Description du village de Kotel] in *Български орел* [L'aigle bulgare], n° 1 – cité dans MIRTCHÉVA, s.d.
- BOTEV Hristo, 1988, «Adieux» in *Immortalité*, trad. ELUARD Paul, Sviat, Sofia.
- SHIVATCHEV Boris ШИВАЧЕВ Борис, 1992 [1931], *Изобретателят* [L'inventeur], Nemus, Sofia.
- COHEN Léa КОЕН Леа, 2014, *Събирачът на дневници* [Le collectionneur de journaux intimes], Enthusiast, Sofia.
- COHEN Léa КОЕН Леа, 2017, *Рафаел* [Raphaël], Enthusiast, Sofia.
- DANOVA Nadya ДАНОВА Надя & AVRAMOV Roumène АВРАМОВ Румен (dir.), 2013, *Депортирането на евреите от Вардарска Македония, Беломорска Тракия и Пирот* [La déportation des Juifs de la Macédoine du Vardar, de la Thrace occidentale et de Piro], Obedineni izdateli [Éditeurs unis], Sofia.
- DÉLÉVA Natalia ДЕЛЕВА Наталия, 2017, *Невидими* [Invisibles], Janet-45, Plovdiv.
- DOÏNOV PLAMEN ДОЙНОВ Пламен, 2022, «Песни от катуна. Дебютът на Усин Керим като легитимация на 'ромското присъствие' в българската литература от епохата на НРБ», [Chants du campement. Le début poétique d'Oussine Kérime comme légitimation de la « présence rom » dans la littérature bulgare de l'époque de la République populaire de Bulgarie] in *Zeszyty Łuzyckie* [Cahiers de Lusace], n° 58.
- ЕНТЧЕВА Svèta ЕНЧЕВА Светла, 2023а, «Хомофобия. Казаха го» [Homophobia. Ils l'ont dit] in *Тоест* [C'est-à-dire], URL : www.toest.bg/homofobiya-kazaha-go/ (consulté le 01/01/2024).

- ЕНТШЕВА Svèta ЕНЧЕВА, Светла, 2023b, «Българската резистентност към антисемитизма» [La résistance bulgare à l'antisémitisme] in *Тоест* [C'est-à-dire], URL : www.toest.bg/bulgarskata-rezistentnost-kum-antisemitizma/ (consulté le 01/01/2024).
- FAРKOVA Мариyана ФЪРKOVA Мариана, 2011, «Рефлексии и емоции в творбите на ромските поети в България» [Réflexions et émotions dans les œuvres des poètes roms en Bulgarie] in *Население* [Population], n° 3-4, p. 263-275.
- GOSPODINOV Guéorgui, 2021 [2020], *Le pays du passé* [Времеубежище], trad. VRINAT-NIKOLOV Marie, Gallimard, coll. « Du monde entier », Paris.
- IGOV Angel, 2023 [2015], *Les doux* [Кротките], trad. VRINAT-NIKOLOV Marie, Intervalles, Paris.
- JÉLIAZKOVA Antonina ЖЕЛЯЗKOVA Антонина, 1998, «Съдбата на турското малцинство в България» [Le destin de la minorité turque en Bulgarie] in *Култура* [Culture], n° 2, URL : <https://newspaper.kultura.bg/bg/article/view/315> (consulté le 10/01/2024).
- KARABASH Rene, 2022 [2018], *Vierge jurée* [Остайнища], trad. VRINAT-NIKOLOV Marie, Belleville, Paris.
- KÉRIME Oussine КЕРИМ Усин, 1968, «Циганин съм» [Je suis Tsigane] in *Под синия шатър* [Sous la guitoune bleue], Darjavno izdatelstvo [Éditions d'État], Varna. Accessible en ligne dans ALPIEVA Antoaneta [АЛИПИЕВА Антоанета], 2004, *Българска поезия от 60-те години на XX век* [Poésie bulgare des années 1960], Varna, LiterNet, URL : https://litenet.bg/publish11/usin_kerim/ciganin.htm (consulté le 12/01/2024).
- KHILENDAR Païssi (de), 2016 [1762], *L'histoire slavo-bulgare*, trad. ПOPOV Athanase, Éditinter, Rafael de Surtis, Soisy-sur-Seine.
- KOVÁCSHÁZY Cécile, 2008, « Littératures romani : cas exemplaire de la littérature-monde ? (Illustrations à partir d'auteurs autrichiens) » in *Études tsiganes*, vol. 36, n° 4, p. 136-145, URL : <https://doi.org/10.3917/tsig.036.0136> (consulté en ligne le 12/01/2024).
- MINEV Ilko МИНЕВ Илко, 2014, *Преди да замлъкна* [Avant que ma voix s'éteigne], Sineva, Sofia.
- MIRTCHÉVA Kèta МИРЧЕВА Кета, s.d., «Циганите в българската словесност през XIX век» [Les Tsiganes dans la littérature bulgare du XIX^e siècle], URL : <https://balkansbg.eu/bg/content/b-identichnosti/493-tziganite-v-balgarskata-slovesnost.html> (consulté le 12/01/2024).

- МИТРОПОЛИТСКА Невена МИТРОПОЛИТСКА Невена, 2021, *По релсите* [Le long des rails], Janet-45, Plovdiv.
- МОУТАФТЧИЕВА Вера, 1987 [1966], *Le prince errant* [Случаят Джем], trad. GUILHOT Claude, Stock, Paris.
- RAGARU Nadège, 2010, « Faire taire l'altérité » in *Cultures & Conflits*, n° 79-80, URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18033> (consulté le 22/01/2024), DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.18033>.
- RAGARU Nadège, 2020, « *Et les Juifs bulgares furent sauvés...* » *Une histoire des savoirs sur la Shoah en Bulgarie*, Presses de Sciences Po, Paris.
- RALLO DITCHE Elisabeth, 2016, « Haine » in BERNARD Mathilde, GEFEN Alexandre & TALON-HUGON Carole (dir.), *Arts et émotions*, Armand Colin, Paris, p. 190-201.
- SADK Emine САДКЪ ЕМИНЕ, 2022, *Керван за гарвани* [Caravane pour corbeaux], Faber, Veliko, Tarnovo.
- ТСНАПРАЗОВ Vassil ЧАПРАЗОВ Васил, 1996, *Искам да съмне* [Je voudrais que le jour se lève], Stigmati, Sofia.
- ТСНАПРАЗОВ Vassil ЧАПРАЗОВ Васил, 2005, *Циганско лято* [Été tsigane], Stigmati, Sofia.
- ТСНАПРАЗОВ Vassil ЧАПРАЗОВ Васил, 2020, *Сънувам гълъби* [Je rêve de colombes], Riva, Sofia.
- ТСНАПРАЗОВ Vassil ЧАПРАЗОВ Васил, 2021, Discours de clôture de la conférence à l'occasion du cinquantième anniversaire du premier Congrès mondial des Roms, URL : <https://amalipe.bg/yavinati/> (consulté le 11/01/2024).
- THIESSE Anne-Marie, 1999, *La création des identités nationales*, Seuil, Paris.
- ТОДОРОВА Olga ТОДОРОВА Олга, 2000, « Между стереотипа и действителността. Образът на евреите в българската словесност от началото на XIX век до Освобождението » [Entre le stéréotype et la réalité : l'image des Juifs dans la littérature bulgare du début du XIX^e siècle jusqu'à la Libération] in *Литературна мисъл* [Literaturna misal], n° 1, 2000, p. 73-90.
- VAZOV Ivan, 1977 [1892], *В недрата на Родопите* [Au cœur des Rhodopes], in *Събрани съчинения* [Œuvres réunies], vol. 11, Balgarski pisatel [Écrivain bulgare], Sofia – cité dans МИРТСНÉВА, s.d.

- VAZOV Ivan ВАЗОВ Иван, 2007 [1894], *Sous le joug*, trad. VRINAT-NIKOLOV Marie, Fayard, Paris.
- VRINAT-NIKOLOV Marie, 2001, « L’Affaire Džem et Moi, Anne Comnène de Vera Mutafčieva : de l’Histoire-héros à l’Histoire-prétexte » in *La Revue des Études slaves*, n° 73, p. 185-195, URL : <https://liternet.bg/publish1/mvrinat/vmutafchieva.htm> (consulté le 15/01/2024).
- VRINAT-NIKOLOV Marie, 2008, « L’image du “Turc” dans la prose bulgare des XIX^e et XX^e siècles » in *Cahiers balkaniques*, n° 36-37, DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.1567> (consulté le 10/01/2024).
- VRINAT-NIKOLOV Marie, 2018, « “Je donne ma tête, mais pas ma foi” : le mythe de l’islamisation forcée et massive des Rhodopes dans le roman *Les cent frères de Manol* de l’écrivain bulgare Anton Dontchev et dans son adaptation cinématographique », conférence du Séminaire de Master Inalco - musée du Quai Branly, URL : <https://hal.campus-aar.fr/medihal-01853296> (consulté le 10/01/2024).
- VRINAT-NIKOLOV Marie, 2017, « Les langues ignorées de l’espace littéraire bulgare », in BOT Ioana, SZABÓ Levente T. & TUDURACHI Adrian (dir.), *Caietele Echinox* [Cahiers de l’Echinox], no 33, *Sujets dépourvus d’importance. Pour une politique du résiduel en littérature*, Phantasma. Centrul de cercetare a imaginarului [Phantasma, Centre de Recherches sur l’Imaginaire], Universitatea Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, p. 257-274, URL : http://phantasma.lett.ubbcluj.ro/?page_id=6157.
- VRINAT-NIKOLOV Marie, 2019, « L’espace littéraire bulgare au XIX^e siècle : plurilinguisme d’écriture, monolinguisme de l’historiographie littéraire nationale » in ANOKHINA Olga, DEMBECK Till & WEISSMANN Dirk (dir.), *Mapping Multilingualism in 19th Century European Literatures. Le plurilinguisme dans les littératures européennes du XIX^e siècle*, LIT-Verlag, Berlin-Münster-Wien-Zürich-Londres, p. 37-60.
- VRINAT-NIKOLOV Marie, 2020, « Sans terre et sans nom, les Turcs exilés de Bulgarie écrivent “le processus de renaissance” et “la grande excursion” (1985-1989) » in SAGLIO-YATSIMIRSKY Marie-Caroline (dir.), *Violence et récit. Dire, traduire, transmettre le génocide et l’exil*, Hermann, Paris, p. 145-165.
- YORDANOV Nikolai ЙОРДАНОВ Николай, 2020, *He kazvai na mama* [Ne le dis pas à maman], NY Creative and Publishing, Sofia.
- WAGENSTEIN Angel, 2021a [1998], *Le Pentateuque ou les cinq livres d’Isaac*, trad. NENTCHEVA Veronika & NAULLEAU Eric, Autrement, Paris.

WAGENSTEIN Angel, 2021b [2002], *Abraham le poivrot, loin de Tolède*, trad. NENTCHEVA Veronika, NAULLEAU Eric, Autrement, Paris.

WAGENSTEIN Angel, 2022 [2004], *Adieu Shanghai*, trad. KAVALDJIEV Krasimir, NENTCHEVA Veronika, Autrement, Paris.

ЗАНОВА Sofia ЗАХОВА София, 2017 «Пътят на ромската литература в Източна Европа» [Le chemin de la littérature rom en Europe de l'Est] in *Българска етнология* [Ethnologie bulgare], n° 1, p. 22-44.

Résumé : Relativement nouvelle dans l'espace public bulgare, l'expression « discours de haine » contribue à mieux reconnaître les sentiments haineux comme fondement de certaines discriminations au sein de la société. La production littéraire des dix dernières années marque aussi un changement notable dans ce sens en s'emparant de sujets jusqu'alors marginaux, voire totalement absents des livres de fiction et des ouvrages d'histoire littéraire. Aussi trouve-t-on désormais, à côté du large corpus d'histoires de conflits opposant des adversaires idéologiques, des romans et des recueils de poésie traitant ouvertement de problématiques liées à l'intolérance collective à l'égard des minorités ethniques et sexuelles. La haine, cependant, se manifeste sous différentes formes qui, paradoxalement, produisent un effet similaire : l'invisibilisation de l'altérité, quand ce n'est pas le déni de son existence. Je me propose dans cet article d'examiner les divers aspects de la haine à travers leurs représentations dans la production littéraire bulgare la plus récente, tout en les plaçant dans une perspective historique. Il s'agit de montrer que, après avoir aidé à forger les préjugés nourrissant la peur et l'intolérance, la littérature peut tout autant contribuer à les déconstruire.

Mots-clés : discours de haine, littérature bulgare, minorités invisibles, le « sauvetage » des Juifs de Bulgarie, Turcs de Bulgarie, Roms de Bulgarie, personnes LGBTI.

Opening our Eyes, Listening Attentively : the Deconstructing of Hate speech in Contemporary Bulgarian Literature

Abstract: *Relatively new in the Bulgarian public arena, the expression "hate speech" is helping to give greater recognition to hateful feelings as a basis for certain forms of discrimination in society. The literary production of the last ten years has also marked a significant change in this direction, taking up subjects that were previously marginal or completely absent from books of fiction and works of literary history. Alongside the*

large body of stories about conflicts between ideological opponents, there are now novels and poetry books that openly address issues of collective intolerance towards ethnic and sexual minorities. Hate, however, manifests itself in different forms which, paradoxically, produce a similar effect: the invisibilisation of otherness and, in some cases, the denial of its existence. In this article, I examine the various aspects of hatred through their representation in the most recent Bulgarian literature, while placing them in a historical perspective. The aim is to show that, after having helped to forge the prejudices that fuel fear and intolerance, literature can also contribute to their deconstruction.

Keywords: hate speech, Bulgarian literature, invisible minorities, the “rescue” of the Bulgarian Jews, Bulgarian Turks, Bulgarian Roma, LGBTI people.

Да отворим очи и да се вслушаеме: деконструирането на речта на омразата в съвременната българска литература

Резюме: сравнително нов в българското публично пространство, изразът „реч на омразата“ спомага за по-доброто припознаване на ненавистните чувства като основа за определени форми на дискриминация в обществото. Литературната продукция от последните десет години също бележи значителна промяна в тази насока, като работи с теми, които преди са били маргинални или дори напълно отсъстващи от художествената литература и литературната история. Така наред с големия брой разкази за конфликти между идеологически врагове, вече има романи и стихосбирки, които открито разглеждат проблемите на колективната нетърпимост към етническите и сексуалните малцинства. Омразата обаче се проявява в различни форми, които парадоксално водят до сходен ефект: другостта остава невидима, а в определени случаи се стига и до отричане на нейното съществуване. В статията разглеждам различните аспекти на омразата през нейните възплъщения в най-новата българска литература, като същевременно ги поставям в историческа перспектива. Целта е да се покаже, че след като е спомогнала за формирането на предразсъдъците, подхранващи страха и нетолерантността, литературата може да допринесе и за тяхното деконструиране.

Ключови думи: реч на омразата, българска литература, невидими малцинства, „спасяването“ на българските евреи, български турци, български роми, ЛГБТ хора.